

N° 16 | JUIN 2015

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

## OMBRES ET LUMIÈRES DES MOTS

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Quadrimestriel |



PRÉSIDENT  
JEAN LACROIX

PRÉSIDENTE D'HONNEUR  
FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENTS  
RENAUD DENUIT  
ANNE-MICHÈLE HAMESSE

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL  
MICHEL STAVAU

TRÉSORIER  
JEAN-LOUP SEBAN

ADMINISTRATEURS  
JEAN-BAPTISTE BARONIAN  
JEAN C. BAUDET  
THIERRY-PIERRE CLÉMENT  
JACQUES DE DECKER  
ANNA GOLD  
PASCALE HOYOIS  
MICHEL JOIRET  
PHILIPPE LEUCKX  
CHRISTIAN LIBENS  
CLAIRE ANNE MAGNÈS

COMITÉ DE RÉDACTION  
DOMINIQUE AGUESSY  
JEAN-BAPTISTE BARONIAN  
JEAN C. BAUDET  
RENAUD DENUIT  
ANNE-MICHÈLE HAMESSE  
MICHEL JOIRET  
JEAN LACROIX  
MICHEL STAVAU

## Sommaire

Éditorial	3
Ombres et lumières des mots	5
Autour de la bataille de Waterloo. Petites histoires belges...	39
Un peu d'érudition sur le mot	46
Jean Dumortier	47
Soirées des Lettres	50
Les Prix de l'AEB 2015	55

Mise en pages : Candice Degrève

Photo de couverture : Candice Degrève

Jean Lacroix

# *Ombres et lumières du mot de Cambronne...*



Le "mot de Cambronne" sur ce gros plan du célèbre tableau d'Armand-Dumaresq.

Puisque la commémoration des deux cents ans de la bataille de Waterloo, incontournable en ce mois de juin, et le thème pour lequel nous avons sollicité votre collaboration (nombreuse, merci !) m'en offrent l'occasion, je m'en voudrais de ne pas en profiter...

« Ce qui est certain, ce qui est incontestable, c'est que le général Cambronne s'est toujours défendu d'avoir prononcé la phrase : *La garde meurt et ne se rend pas !* Il s'emportait même, quelquefois avec violence, lui le plus doux et le meilleur des hommes, contre ceux qui voulaient à toute force, et malgré lui, lui faire déclarer qu'il avait dit ce qu'il n'avait pas dit ! – La question est donc vidée ; elle est jugée en dernier ressort par l'autorité la plus compétente et la plus irrécusable, celle de Cambronne lui-même. » écrit Louis de Kerjean dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* en août 1862.

## ÉDITORIAL

.....

Pierre Jacques Etienne Cambronne avait rejoint la Grande Armée pendant la campagne de Russie et avait été nommé général, fin octobre 1813, à la bataille de Hanau, ville allemande sur le Main, qui a eu le bonheur de voir naître les frères Grimm et le compositeur Paul Hindemith. Nul n'ignore que la célèbre phrase *La garde meurt et ne se rend pas !* lui a été attribuée dans des circonstances tragiques : le 18 juin 1815, à la fin des combats, un officier anglais enjoint la Vieille Garde, commandée par Cambronne, de déposer les armes. Enregistrons le fait que le vaillant soldat affirma avec force n'avoir jamais lancé ce défi suicidaire qui entraîna la destruction des valeureux grognards de Napoléon. Tant pis pour la légende dont on ne peut nier la force et la grandeur ...

Mais, « le mot » ? Cambronne a nié aussi, tout le reste de sa vie, avoir proféré, à la place de la fameuse phrase ou à sa suite, ce mot tout aussi fameux et bien plus court, bien plus significatif, bien plus terre-à-terre, bien plus éclatant, bien plus « historique », ce mot auquel Victor Hugo a dressé un monument dans son immense chapitre *Waterloo* des *Misérables* :

« (...) dire cela, faire cela, trouver cela, c'est être le vainqueur. L'esprit des grands jours entra dans cet homme inconnu à cette minute fatale. Cambronne trouve le mot de Waterloo comme Rouget de Lisle trouve la Marseillaise, par visitation du souffle d'en haut. (...) Au mot de Cambronne, la voix anglaise répondit : feu ! Les batteries flamboyèrent, la colline trembla, de toutes ces bouches d'airain sortit un dernier vomissement de mitraille, épouvantable ; une vaste fumée, vaguement blanchie du lever de la lune, roula, et quand la fumée se dissipa, il n'y avait plus rien. Ce reste formidable était anéanti, la garde était morte. » Il faudrait citer en entier ce passage grandiose et provocateur. En réalité, Cambronne n'est pas mort à Waterloo, ce que Victor Hugo ne pouvait ignorer. Il y a subi des blessures (un éclat d'obus dans la tête, un coup de sabre au bras droit, un coup de baïonnette à la main droite, des « brouilles » en quelque sorte), avant de se rendre au vainqueur. Il a survécu plus de vingt-cinq ans à la célèbre bataille : né à Nantes en 1770, il y est mort en janvier 1842. Ici aussi, tant pis pour la légende, mais, cette fois, grâce à Hugo, qui fait, dans *Les Misérables*, œuvre de romancier et non d'historien, le reniement de sa légende par le général lui-même prend une autre dimension...

En 1965, dans *Le Schtroumpfissime*, Peyo mettra dans la bouche de Cambronne à Waterloo un autre mot, sur lequel je clôturerai cet éditorial entre ombres et lumières : le traditionnel « Schtroumpf ». Vous me permettez, puisque l'on peut utiliser ce délicieux mot d'esprit à toutes les sauces, de m'en servir à mon tour, pour remplacer, au seuil de l'été, la traditionnelle formule *Bonnes et belles vacances* par un « Schtroumpf » de circonstance...



Sculpture de lumière d'Éric Michel 2008

## Frank Andriat

Les mots, comme la vie, avec leurs ombres et leurs lumières.

Si je ne peux pas (si je ne veux pas) nier les coins obscurs du réel et si je les dis avec des mots durs, en construisant mes colliers de lettres et de phrases, je tente sans cesse de transformer les ombres en lumières. Le bonheur (le devoir ?) d'un écrivain n'est-il pas d'éclairer le réel, d'apporter douceur et clarté dans un monde tourné vers les abysses plutôt que vers le ciel ?

Avec humilité, fragilité et tendresse, écrire le chant de l'oiseau qui s'éveille dans la rosée après les frissons de la nuit.

Avec humour et ouverture, écrire combien la vie, malgré ses fêlures et parfois grâce à elles, porte en son sein des bouquets d'espérance. L'écrivain est un alchimiste qui tord les mots de plomb pour les habiller d'or.

## Jean-Michel Aubevert

Rien n'est traître comme le langage, parole de prêtre ou de maître. D'Adam et d'Eve, la langue est fourchue. Eve se voit nue après que le péché de verbe ait été perpétré, qu'elle ait perdu l'innocence des bêtes. La chose dont la pensée s'empare, le nom s'y interpose; le regard s'en abstrait. De contenant de la vie, le corps se fait contenu de l'esprit. Aussi, pour ne pas voir sa mort qu'on ne peut voir dans le miroir, on borna la conscience réflexive à la pénitentielle. Aussi faut-il que la chair soit humiliée, ouvrant à la *vraie vie* à l'horizon de la mort, au Ciel dans la métaphore de l'azur. Lumière ! Et tant d'obscurantisme pour s'y aveugler d'Évangile ! On voudrait nous faire croire, prenant le mot au mot, que la parole est par essence *de parole*, et nous tombons des nues en regardant nos pieds. Qu'il n'y ait de Dieu que Dieu établit la tautologie en sémantique, le nom pour verbe de la rose, la parole en Écriture, la censure pour respect du Livre. Écrire rouvre les livres.

**Isabelle Balot**

## *Eclaircie*

C'est l'heure où tout s'éteint, l'heure où la barque glisse  
L'heure où l'âme pressent l'obole du passeur  
L'heure où l'espoir s'emplit d'une folle douceur  
L'heure où l'amour affleure en une brume lisse  
Et projette une esquisse à la face des eaux.

Voici mon encensoir sur l'océan des mots  
Voici l'astre qui brille en la rade du port  
Voici mon horizon et voici ma blessure  
Voici mon astre d'or et mon enluminure  
Voici mon désespoir et voici mon trésor.  
Le voici mon bonheur lumineux et solaire  
Les voici mes regrets, mes pleurs et ma folie  
Les voici tout éclos en l'écrin de ma vie -  
Joyaux sertis des feux de mon imaginaire.  
Le temps pour un instant a oublié sa proie :  
Le ciel prend des éclats de lapis-lazulis,  
Et comme un éventail l'horizon se déploie...  
Tel qu'on fit autrefois aux grands rois de jadis,  
Je dépose à vos pieds mon offrande et ma foi  
Et mon âme s'éclaire or je ne sais de quoi.

**Guy Beyns**

Enfant, mes tentatives pour arracher les mots à leur part d'ombre butaient souvent sur leur sens. Rarement un mot se laissait apprivoiser. Il fondait alors dans ma bouche, je le caressais de la langue puis je le laissais glisser sur mes lèvres et doucement le prononçais à voix basse, jouissant de sa tonalité autant que de sa signification. Ombre et lumière.  
Plus tard, un jeune autiste dont je m'occupais me confia, dans un de ses rares moments

d'oralité, qu'il préférerait les oiseaux aux avions parce que les premiers chantent quand ils volent. Le même garçon appelait un escalier à vis un escalier en tourterelle parce qu'il était situé dans une tour. Il nimbait les mots d'une fragile beauté, d'une lumineuse innocence, mêlant ici sa naïve vision à une fraîche poésie.

## Isabelle Bielecki

Les mots me viennent goutte à goutte  
Tandis que l'eau de ma route  
Roule sa poudreuse  
A lourdes lames paresseuses  
Qui creusent sans répit  
Ce qu'il me reste de mon lit

Parfois tout se fige  
L'ombre réduit au silence  
Les mots mes quelques cris  
Mais dessous la froide somnolence  
Court encore cette folie  
Qui sape en sourdine mes berges

J'ai connu en amont  
Des torrents baryton  
Des rapides criards  
Que de rares galets  
Qu'au hasard je roulais  
Se racontent encore certains soirs

Mais moi ce qui me hante  
Ce sont ces chutes à peine entrevues  
Aux harangues cinglantes  
Aux éclats de gemme et d'or  
Où même le bleu du ciel s'est perdu  
Et dont rêve mon âme encore

Car demain je le sais  
J'irai me fondre dans la vase des marais  
Je ne serai plus que limon  
Qu'un fellah décharné  
Au geste ample sans rémission  
Épandra sur quelque désert condamné



Extrait de *Lingua* par Jim Sanborn

## Bernadette Bodson-Mary

*Texte qui figure sur une des pierres du Sentier des Poètes (Tournai)*

Ton ombre ne sera jamais mienne

## Francis Chenot

Ombre et lumière. Antagonistes ou complémentaires ? Certes si le jour naît des ténèbres la nuit ne vient pas du jour mais l'annule et le nie Le féminin n'est pas la preuve a contrario du masculin À moins que nuit et jour ne soient les deux aspects d'un même concept

Ombre singulière comme la menace ou l'apaisement Lumières plurielles comme le siècle Paradoxalement sur la page blanche les mots à l'encre noire finissent par engendrer l'aveuglante clarté du poème dans un obscur refus du sombre spectacle du monde

## Paul Clara

Amour, soleil, soir, crépuscule de la vie  
mais saisons renaissantes,  
comment vous concilier, assoupis,  
battements du cœur en dérive ?

Étoiles du bord de l'eau,  
sopirs qui murmurent à l'oreille des vagues,  
sables chauds sous les pieds endormis,  
du fond des temps vous rythmez l'éternité sans âge.

Coquillages nacrés brassés au vent du large,  
insensibles aux galops des coursiers sans mesure,  
baisers volés, caresses qui s'émeuvent, main dans la main,  
le monde entier à se partager...  
sans plus attendre, au jour le jour  
l'espérance renouée.



## Pierre Coran

Ne médis pas, médite.

Le jour emplume les chants de l'aube.

Les soucis sont aussi des fleurs.

Je n'admire les empereurs que s'ils sont manchots.

Dans *verglas*, il y a *glas* et le *ver* de l'hiver.

Les rides sont la dentelle des beautés naturelles.

Au Soleil de Minuit, le jour est souverain et reine en est la nuit.

Pourquoi les saules pleurent-ils alors qu'ils vivent vieux  
avec le pied dans l'eau et la tête au soleil ?

La cloche du tocsin sonne aussi l'allégresse.

Les échecs ne sont pas qu'un jeu.

Se survivre, c'est vivre sûr.

La lampe qui s'éteint à la satisfaction d'avoir été lumière.

## Jean-Marie Corbusier

Ces mots usés qui finissent par briller, par *livrer leur ciel*, rendus à leur plénitude dans l'encoignure du monde. Parfois, il ne reste qu'un jeu d'ombres où la main, ne saisit rien, reflet attardé de quel mot qui aura disparu. Car ce que l'on cherche comme au-delà du sens est de traverser le mur des mots. Quand le ciel est bas et le jour tremblant, les mots comme une rondeur à la rescousse du désir de vivre, mots serrés dans la paume tel un non-lieu, mots que le moi ne contrôle plus. Il appelle la chose en la nommant en même temps qu'il la rejette comme impossibilité de la contenir. Je n'aurai rien demandé, je n'ai pas fait de bruit, je me suis avancé à tâtons : le mot a surgi. Au plus fort de son dire, il s'efface nous laissant le goût de son mystère encore inentamé. Les mots c'est pour ne pas savoir, pour chanter contre la mort. Ils se font et se défont, sans lieu, ni temps.

**Jean-Louis Cornellie**

## *Regarde, petit, regarde !*

Je plongeais dans l'ombre et dans la couleur des mots, je dessinais, je calquais, j'usais de la gouache, de la couleur à l'eau, de l'encre de Chine, de la plume ronde. Tôt les couleurs vinrent à l'assaut des mots, telle une vague incessante. Il me fallait conjuguer la douceur et la violence, le soleil des loups et « cette étrange clarté » du poète maudit. Je suivais le cours du fleuve et n'hésitais guère à consulter mes maîtres. Certains mots ne me disaient rien qui vaille, d'autres m'éblouissaient. Je cherchais déjà les synonymes et les antonymes. « La lumière écrit » disait Jean-Louis Bory. Les ombres, la pénombre cachaient la cadence des vocables et il me fallait gommer les outrances comme un peintre retouche les détails de son tableau.

« Regarde, petit », regarde l'étonnant bal des mots, orchestre la symphonie et « Ombre parmi les ombres », détache-toi des adverbes et des pièges du superlatif, fais court disait Colette au père de Maigret.

**Anne-Marie Derèse**

**Thérèse, Théra**

J'entends dans le lointain  
le roulement d'un convoi de mots.  
Le mot ombre glisse sur les parois des tombes.  
Les chevaux dans le grondement des pierres  
ont l'évanescence de Pégase  
Le mot lumière se couche à l'horizon  
dans son vêtement de sang caillé.  
Sous la pierre, ma belle dormante  
froisse l'espoir du désir.  
Dans la nuit le mot ébène  
effrange le caftan brodé d'étoiles.  
**Théra**, je voudrais m'enfoncer dans les verbes,  
entrer dans l'âpre sensation de la jouissance,



Sculpture d'Hilden Diaz

exulter dans l'impasse de ton chemin de roses,  
tomber, les bras en croix avec le mot pardon  
dans un souffle.

### **Thérèse, Théra**

Je voudrais  
recevoir le mot pluie pour un nouveau baptême,  
le mot miel pour tes lèvres.  
Redevenir l'enfant des mots,  
écrire pour toi dans l'haleine sardonique des dieux,  
écrire et expier de te savoir anesthésiée  
dans l'opalescence de la brume.  
Le ressac emporte mes mots,  
ils sont des oiseaux, ils volent,  
entraînant ton grand voyage immobile.

### **Marcel Detiège**

## *L'écrivain censuré par lui-même*

C'est aux Précieuses que la littérature française doit ses quartiers de noblesse. La littérature consistait auparavant à aller droit au fait, à exprimer les choses comme elles viennent, au risque de tomber dans l'ornière de la vulgarité. On s'en prévalait, rivalisait de grossièreté, voyait en ce débraillé la marque de la sincérité. Ce n'était que facilité. Grâce à l'hôtel de Rambouillet, l'un des salons où les femmes formèrent le bon goût, cette matière brute qui sentait souvent les lieux d'aisance, comme purifiée par l'esprit, devint la merveilleuse langue française d'où sont sortis les chefs-d'œuvre d'un classicisme que l'on pourrait légender : « L'écrivain censuré par lui-même ». Rendons grâce à l'autocensure qui nous acculant en nos retranchements, et nous contraignant à raffiner sur nous-mêmes, nous permet d'exprimer le plus lumineusement ce qui nous tient le plus obscurément au cœur, jusqu'à élever l'art de dire le plus en le moins de mots, (« Un gros livre est un gros mal », disait Callimaque), au degré du sublime, sans encourir le tour de vis de la pudicité publique.

Rio Di Maria

*Je n'est plus l'autre*

Qui célèbre le soleil dans tes yeux  
quand tu dances sur l'ombre qui plane sur ta soif de vivre ?

À l'écoute derrière la porte des doutes  
tu enregistres les sanglots des comètes  
tu achètes les impassibles refrains des oiseaux  
au mendiant de lumière  
qui recompte les bruissements du silence

Passent les secondes vendues au rabais  
et tu aiguises les cailloux de fonds d'abîmes  
pour meuler les mots  
qui rechignent habiter les papilles de ta langue  
d'une dernière passion

J'avale mon ombre quand je n'est plus l'autre

Les ruelles du village enjambent les trous de mes souliers

Il n'est pas tard pour résister aux métamorphoses du ciel

Abandonner les pages jamais écrites  
organiser la misère des secondes  
pour survivre à quelques miettes astucieuses  
qui s'ajoutent à l'album  
du jardin de nos rimes empaillées

## Claude Donnay

Le printemps se replie sur sa nuit.

Toi, tu savoures sur ta langue les mots nourris à l'ombre du ventre.

Le printemps déverrouille la terre.

Toi, tu mâches des mots de tabac juteux, des mots de fruit défendu et d'espoirs à hisser en haut du mât pour qu'ils claquent dans le vent. Tu libères des lucioles au cœur de l'obscur, qui n'éclairent que des chemins de traverse.

Le printemps s'encourt, traqué par les bulles que tes lèvres soufflent dans la pâte claire de Burano.

Toi, dans la rue, tu questionnes le silence, qui dure quand rien ne dure. Tu crapahutes dans la valse des visages tendus, et le ciel blanchit ta langue entre tes dents, et tu la tires bardée de mots à coller sur tous les fronts.

Le printemps se meurt dans les bras de l'été.

Toi, sur la plage, tu récoltes les mots blanchis au sel de mer. Quand l'hiver enfumera la cheminée, tu les jetteras au feu comme on brûle les lettres d'un ultime amour.

## Catherine d'Oultremont

### *Lumière voilée*

**O**palescence **M**atinale. **B**eau **R**egard **E**teint **S**olitaire **E**t **L**ointain. **U**niverselle **M**ère **I**llettrée  
**E**spérant **R**elever **E**ncore **S**on **D**éfunt **E**spoir. **S**eule, **M**isérable, **O**sera-t-elle **T**endre **S**a main ?

Les mots d'ici lui manquent, elle n'en connaît pas. Elle mesure sa solitude à l'aune de ses lacunes, de ses feux éteints, des sons inconnus qui l'environnent. Repliée sur sa souffrance, l'exil douloureux et mortifère l'enveloppe. La mer lui a pris sa chair, la voilà seule... Osera-t-elle lever un coin du voile et regarder la lumière neuve ?

## Raymond Duvigneau

Mon petit cœur de beurre,  
ne serait-il point l'heure  
d'éconduire et jeter au vent  
les inutiles brumes  
de peine et d'amertume  
et de ne garder souriants  
après balayage,  
après délestage,  
qu'Amour et ensoleillement,  
gratitude et prosternement ?



Sculpture de Robert Indiana

## Isabelle Fable

### *La musique des mots*

Je me laisse emporter par la magie des mots  
Leur musique magique et m'accroche au pommeau  
Du cheval fantastique qui m'emmène en voyage  
Dans l'étrange pays des sons et des images

Chaque mot après lui traîne dans son sillage  
Mille échos infinis et d'infinis ramages  
Qui n'en finissent pas de faire résonner  
Les anciens souvenirs de nos vieilles années

Chacun d'eux ressuscite en notre imaginaire  
Un chapelet d'amis, un cortège de frères  
Qui aussitôt se dressent et s'appelant l'un l'autre  
Vous meublent tout l'esprit, vous les avez faits vôtres

Dites le mot désert et voyez aussitôt

Resurgir sous vos yeux le dédaigneux chameau  
Les tempêtes de sable et les dunes mouvantes  
Le soleil implacable et la terre brûlante

La soif qui tue aussi, les ossements blanchis  
La petite oasis où l'eau se rafraîchit  
Les Touaregs en bleu et les nobles Bédouins  
Ou laissez-vous charmer par le point du pourpoint

Aussitôt vous verrez rejaillir de l'Histoire  
Tous ces gens oubliés sortis des vieux grimoires  
Les robes de dentelles et les cols empesés  
Les châteaux, les cachots et les espions rusés

Car tout ce temps passé peuple votre mémoire  
Vous l'y avez semé... Prenez votre écumoire  
Pêchez un simple mot et laissez-vous bercer  
Par les milliers d'échos dont il est émaillé

### Nicolas Florence

Si le fabuliste déborde l'halluciné, plus luxuriant d'invention que lui, la clarté infuse des mots ne surpasse-t-elle pas aussi le secret de leur forme, de leur hermétique ? L'esprit dame à la chair le pion. Il y a du refus ou de la paresse dans le mot qui évoque mais délire. Voyez le peintre : fougueusement à l'abri de son mythomane pinceau, il tenterait bien de masquer à ses yeux propres la méchante inflation de son ego. En sa théurgie diabolique, honteux et fier à la fois, il lance, mêlés, l'éclat de ses chromes et le feutre de nuances obscures tandis que, toujours sur le gril, s'éructe sa pulsion maniaque, jouant la coquette. Sa palette crève d'afficher, comme les vers du poète, la crue vérité. Jeteurs de sens, tels deux dictionnaires s'illustrant eux-mêmes, verbigérant, opaques ou lâchant de lumineux pigeons, ces artistes donnent tout, paradoxaux et nus.

**Rose-Marie François**

## *Humani nihil a me alienum*

« Dégage ! » « Morts aux... ! » Horribles mots d'ombre glacée, rêche béton, geôles sous terre. Hurlements de guerre. Ténèbres d'Enfer. Que Tércence écrive « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », et des lueurs trouent l'obscurité. On tend la main à l'inconnu. Vers la lumière.

Au désert embrasé, aveuglant, des mots viennent, telles des ombres, soulager la brûlure, couler leur eau sur une soif. Pierre précieuse d'une belle eau, la poésie chante la musique de la langue, de sa voix posée ou jubilante.

Aux pages inépuisables de son carnet d'ubiquité, elle confie des vocables en treize langues, des mots d'accueil et d'aventure, des interrogations, des onomatopées, des assonances, des étymons. Voix et vocable sont de même souche.

« Mots de beauté : joie pour toujours. – Beauté à voir avec le cœur ? » Dans le vacarme des foules, un chuchotis mène au silence, dénoue la taisance en parole échangée. Les mots se font caresses : « Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain, je t'aime. »

**Danielle Gerard**

Fallait-il s'encombrer de tous ces mots,  
S'incliner devant leurs ombres,  
Bondir dans leurs lumières  
Quand nous avons tant à conter ?

N'auraient-ils partagé notre joie  
Dans leur dépouillement  
Plutôt que de se vêtir de synonymes,  
De robes adjectives, de galoches  
A traîner jusqu'à l'épuisement  
De notre souffle ?



Le mot et son invisible complément  
Lui collant au vocable,  
Ses sous-entendus, son ombre indicible  
Qui fauche le blé avant maturité,  
Bien avant que ne se fasse entendre  
Son chant mélodieux  
Que nous voulions partager sans plus attendre  
Dans une logorrhée infinie.

Le mot et sa lumière, ses éclats de vitraux  
Scintillant dans un enchevêtrement de phrases  
Subordonnées aux lumières rasantes des soirs d'été...  
Que ne nous attardons-nous à les savourer,  
A nous brûler les yeux  
Quand ils brillent de leurs voyelles,  
De leur musicalité aux douces consonances,  
De leur souvenir et de tout ce qu'ils nous disent  
Au coeur du feu qu'ils allument en nous  
Bien au-delà de leurs lettres juxtaposées ?

**Anne-Michèle Hamesse**

## *Le dernier canot*

Les mots bleus qu'on dit avec les yeux  
joyeux et insoucians fossiles des jeunesses passées  
mots blonds au soleil de Woodstock, un rien peroxydés un rien pétasse, l'amour et pas la  
guerre.  
toutes les femmes rouges étaient belles.

Mots ombres du cœur ravalés dans nos sanglots d'enfants  
quand on s'aperçoit qu'ils ont été mal dits par un autre et jamais compris

Mots tristes hoquetés de noir endeuillés de condoléances, rescapés et vivants encore, accrochés au crochets des bastingages pour évoquer les morts noyés.

Mots bouées gonflés de l'eau sucrée des larmes, ivresses passagères bercées d'une compassion malvenue.

Mots d'approche et d'acrobate, séduire encore, celui qui ne nous ressemble pas mais dont l'air touchant nous plait, et on embarque avec lui dans le dernier canot de sauvetage, prêt à y passer les années qui restent.

Ombres et lumières, la vie  
jour nuit jour nuit jour nuit  
nuit.

**Corinne Hoex**

### *Ombres chinoises*

Le matin, j'allais près de Papy dans son lit d'acajou sous l'édrédon de plumes. Le duvet grossissait son ventre de baleine en avalant nos corps. La moire frémissait de sentir le secret.

Papy levait les mains devant la lampe de chevet. D'étranges visiteurs rampaient aussitôt sur le mur pour venir inviter à la danse les petits monstres de mes mains. Ensemble, ils faisaient une polka, que Papy fredonnait et dont les pas finissaient toujours en bousculades et en baisers.

Les ombres de nos doigts partaient ensuite saluer galamment les gens du papier peint : des bergers immobiles, des moutons silencieux et des bergères figées sur leurs escarpolettes, très dépitées, chaque fois, de ne pas pouvoir danser. Cette rencontre était une chose extravagante : deux mondes différents formaient un même monde.

Cet instant enchanté ne touchait pas Mamy. Elle faisait irruption dans un joyeux tapage, occupée de café et de cramique grillé. Sans nous voir, vivement, elle ouvrait les tentures. Nos timides danseurs s'enfuyaient à l'instant. Les grandes mains de Papy sur le drap rabattu étaient deux bêtes haletantes qui aspiraient à l'ombre.

## Lucienne Hoyaux

### Mots d'enfants

L'enfant se tient debout  
à la porte de son rêve

Il hésite  
tremble un peu  
retient son souffle

Là-bas une lueur douloureuse  
zèbre le ciel en folie

Des milliers d'oiseaux  
viennent heurter son corps nu

la terre en fusion  
lentement  
dégouline le long de ses reins

Les mots intolérables  
tournoient  
dans l'air atrophié

### Atome, bombe, guerre

L'enfant vient d'entrer dans son rêve

Il disait  
ROUGE ROUGE  
et chacun souriait

Des heures entières  
inlassablement  
il répétait  
ROUGE ROUGE



Land'art de Nils Udo

Les voisins goguenards  
hochaient la tête

Puis vinrent  
ces milliers de lueurs

Il ne subsiste rien  
sur la Terre rouge

**Jean Jauniaux**

## *La grande bête aquatique*

- « C'est mon bureau, Edmond. Les enfants doivent comprendre qu'ils ne peuvent aller partout où vont les adultes. Quand tu seras plus grand, je t'autoriserai à y venir. »

Edmond avait acquiescé. Mais chaque soir, avant d'aller se coucher, le petit garçon tournait la clenche et appuyait contre la porte. Un jour la porte s'ouvrirait...

Ce soir-là, Edmond a poussé la porte qui a cédé ! Le petit garçon a failli tomber.

Perdant l'équilibre, Edmond était partagé entre deux sensations : la terreur de tomber et d'attirer la colère de son père, et la jubilation d'enfin avoir accès au mystère. Il retint son souffle. Écoute si, au rez-de-chaussée, son père se manifestait. Aucun bruit. Il chercha à tâtons l'interrupteur.

La lumière éclaira les murs recouverts de livres. C'était donc cela à quoi il n'aurait accès que « plus grand » ?

Edmond prit un volume au hasard, éteignit la lumière et grimpa la volée d'escalier vers sa chambre. Pour la première fois il lut un livre « sans images ».

Il n'oubliera plus jamais la vision fulgurante de Port-au-Prince, décrite par Henri Vernes, *telle une grand bête aquatique et lunaire allongée au bord du vaste miroir d'argent de la baie.*



In an illustration for Jules Verne's *Twenty Thousand Leagues Under the Sea*, Captain Nemo observes an octopus through the window of his submarine.

## Ghislaine Jermé

« Mot » trois lettres derrière lesquelles se cachent tant de mystères !

On peut tout dire avec des mots : blesser, anéantir, consoler ou chérir !

Que sont ces mots qui colportent nos expressions de dépits ou nos messages les plus fous ?  
Des papillons éphémères se propageant d'oreille à oreille sans laisser nulle trace ?

La réalité est autre et ne donne pas raison au dicton disant : « les mots s'envolent, les écrits restent » !

Certains issus de l'ombre, flèches empoisonnées décochées par la haine, la colère, la jalousie sont autant d'armes fatales qui provoquent à l'âme de profondes blessures impossibles à guérir !

D'autres sont des perles de lumière qui, dans un alexandrin, s'alignent gracieusement sous la plume d'un poète ou qui tracées par un amant éperdu de désir, tentent maladroitement d'exprimer son amour.

Les mots sont tout cela à la fois ! Il faut donc avant de s'exprimer les choisir avec soin afin de ne meurtrir personne !

## Noëlle Lans

Mots couleuvres, mots perfides, qui guettent leur proie, indécents et muets, mots couteaux qui vrillent en silence et s'installent sous la peau... tels sont les mots de l'ombre.

Quelques voyelles arrondies, comme le O, sont gorgées de soleil, alors que le U entraîne toute forme d'espoir en ses entrailles. Le I est pathétique, il ne capte rien. Pour les consonnes, c'est plus complexe. Ne nous y attardons pas !

Parfois la phrase est habitée de clair-obscur. Le Yin et le Yang s'affrontent au beau milieu du

texte. On ignore qui l'emportera. Certaines lettres penchent du côté opaque, tandis que d'autres se débattent et cherchent à s'évader. C'est le chaos !

Combat de l'ombre et de la lumière. Les mots sont en plein désarroi. L'écrivain aussi.

A-t-il encore voix au chapitre ?

## Jacky Legge

les mots formés avec les lettres  
b, d, g, h, j, k, l, p, q, t, y et z  
ont tendance à faire de l'ombre  
aux mots qui en sont privés  
c'est encore plus vrai  
pour les termes comportant  
un ou plusieurs f

## Dominique Leruth

### Espoir

C'est comme une toute petite lumière  
tout au bout d'un chemin très sombre  
sinuant par une forêt pleine d'ombres  
peuplée de loups et d'ornières.

Cette toute petite flamme si claire,  
toujours prête à s'éteindre,  
se ravive en un éclair  
si l'on croit pouvoir l'atteindre.

D'où nous vient cette foi ?  
Est-ce Dieu qui, dans un souffle,  
attiserait le foyer de Moira ?

Qu'importe puisque l'on s'essouffle  
sans cesse et pour n'importe quoi  
à courir à en perdre le souffle.

### Faim

Dis-moi, petit être famélique,  
comment as-tu pu grandir ?  
Car ton ventre lipidique  
n'est pas le fait de te nourrir.

Tu as la peau sur les os,  
de l'eau par devant ton dos.  
Et le maquillage de tes yeux  
n'est pas celui d'un demi-dieu.

Tu es squelette en son cimetière,  
dans ce village de damnés,  
qui, comme toi, ont l'âme altière  
pour oublier qu'ils sont affamés.

Ces corps, tels des ombres chinoises,  
à la lueur de la lampe qui nous veille,  
dansent une sarabande grivoise  
sur la toile de nos consciences qui s'éveillent.



## Béatrice Libert

Nous avons bu la lumière des rues  
Et celle de nos lampes  
Cerne encore nos angoisses

\*

Exacte cette lumière  
Lavant les verts du jardin  
Sans nostalgie

\*

La lampe a mis le feu à nos pensées  
Que faire de ses cendres  
Si ce n'est le nid du poème à venir ?

\*

Sois ma lampe ô Poème  
Et ne titube pas  
Si la nuit souffle ta mèche

\*

Quand tu éteins  
Écoute le cri d'adieu  
De ta lampe



Installation d'Ann Veronica Janssens



**Louis Mathoux**

## *Entraînement intensif*

L'homme alluma les mots.

Jour.

Puis il les éteignit.

Nuit.

Il les alluma de nouveau.

Jour.

Avant de les ré-éteindre.

Nuit.

Une troisième fois, il les al...

- Halte-là, misérable ! s'écria Dieu par toutes les salives de son courroux. Pourquoi ne peux-tu choisir une fois pour toutes entre l'ombre du Silence et la lumière du Verbe ?
- Ô Seigneur des phrases, tais donc ton ire ! répondit l'homme. Ne vois-tu pas que je fais travailler les muscles de ma Poésie ?

**Emmanuelle Ménard**

## *Chouette un artifice !*

Chouette

un artifice !

Les étoiles font des gammes

les musiques se pavangent

ciel au tambour de lune

quel accord idéal!

Des feux de tous les diables

sont entrés dans les âmes

la parade est lancée

allez, jetez vos clefs!  
Que les sommeils ruissèlent  
que les prisons se perdent...  
Entre les forêts noires  
il y a des bouquets  
des perles de mystère  
pour bien plus d'un collier...  
Cueillez l'heure de la nuit  
la note au point de croix  
si délicate encore  
qui ne vibre qu'une fois  
Ouste aux états du jour  
au ferment de l'ennui  
trempez-vous dans les ombres  
dans les lignes du cœur !

Vertige ô liberté  
je cours sur tes miroirs  
mes désirs affolés  
comme de trop belles histoires  
L'espace est élastique  
les corps n'ont plus de prise  
c'est la fête aux délices  
quand les songes tyrannisent...  
Su aux semaines qui sucent  
le sang de vos poèmes  
regardez ce soleil  
qui fait rougir vos rêves !

Marie-Eve Mespouille

## *Deux Ombres*

D'une fente enfoncée dans son pelage caoutchouteux, jaillit soudain un jet puissant et brumeux. Silence. La baleine aspire à plein poumon l'air irisé de gouttelettes. L'océan reflète à la surface la courbe de son dos argenté. Deux lignes... incurvées. À son côté, un baleineau symbiotique avance en titubant, sa queue plate caresse le ciel, captant sur elle la lumière des rayons nacrés du levant, retombe, éclaboussant de perles brillantes l'horizon. Re- jet puissant. Re-silence. La mère plonge suivie du petit ; ils sombrent sous la surface noire de l'eau profonde, laissant à leurs places deux tourbillons flottant d'écumes blondes. Ils disparaissent à ma vue, entrent dans la nuit.

**Silvana Minchella**

Quand un mot issu de l'ombre  
Où se débattent vos idées sombres  
Rampe le long de votre gorge  
Et se présente au bord de votre langue  
Plongez-le dans votre cœur  
Creuset de l'alchimiste  
Et alors un mot nimbé de lumière  
Se posera sur vos lèvres  
Et s'envolera dans les airs.

Luc Moës

## *Reliefs*

Des mots, les gens ne s'en soucient qu'en raison de ce qu'ils en entendent. Nombreux, pourtant, s'interrogent sur leur orthographe. Surtout ceux qui produisent un écrit qui sera lu par plus instruit. Il faut compter aussi avec les assidus de la Presse. Ils recourent au dictionnaire pour prendre l'auteur en défaut, dès l'entame d'un article de fond... Sans oublier les

passionnés des mots croisés. On connaît leur obsession ! Encore de mots il est question !

« Oyez, bonnes gens ! » Mais en jetant le regard sur lesdits mots que vous venez d'entendre, vous êtes-vous arrêtés à la sensation tellement plus charmante, quand vous y décelez de la lumière dans ces voyelles gamines et rieuses ? Elles font la nique aux consonnes si austères qui réclament de l'ordre, avec leurs mines ombreuses et patibulaires. Elles prêtent d'ailleurs leurs services en cas de colère et d'insulte... Laissez-moi donc user de ces lettres que je contraste dans un fantastique feu d'artifice !

### Colette Nys-Mazure

L'écriture poétique « ferait » quelque chose, serait une manière d'échapper à la glu de l'habitude comme à l'horreur médusée. Le mal court d'un continent à l'autre et se propage à la vitesse de l'incendie, attisé par la peur. Les ombres nous habitent ; nous peinons à imaginer la lumière.

Issa, le poète japonais, écrit *Dans ce monde, nous marchons sur le toit de l'enfer et nous regardons les fleurs*. Pas question de fermer les yeux, mais tenter de saisir dans un seul regard le mal et la beauté, la souffrance et la joie. Le *et*, cheville ouvrière de la phrase, insiste sur la simultanéité.

A l'aurore, j'aperçois dans le rectangle de la fenêtre un ciel magique, tel qu'en peignent certains artistes de génie. La luminosité varie d'un instant à l'autre. Les mots que j'aventure n'arrivent pas à épouser la métamorphose. Ces moments de plénitude et d'éternité que nous procurent les poèmes que nous lisons, que nous écrivons demeurent un espace de liberté que personne ne peut nous ravir.



Installation en aluminium de Fred Eerdeken

## Gérard Pinsart

J'ai peu d'espace pour me présenter : je vais donc aller à l'essentiel.

Les ombres et les lumières, je les accueille volontiers tour à tour mais je ne me fais pas prier pour en distribuer moi-même à foison.

Je possède une incomparable garde-robe de prêt-à-porter regorgeant de synonymes et d'antonymes de haut de gamme... Famille nombreuse et universelle, combien je vous aime !

Mon humeur est changeante, fuyante comme une anguille, et un rien de ma part peut égayer vos rêves comme déclencher les pires calamités. Le passage des ans a peu d'effet sur moi. On me reconnaît du goût pour les assortiments de mise en bouche.

Célibataire ? oh là ! très peu pour moi ! J'adore multiplier sans retenue mes partenaires, quitte à me fourvoyer dans des liaisons dangereuses.

Vous l'avez deviné : je puis être à la fois l'avert et le revers d'une même médaille. Ma nature est de me sentir profondément serviteur et maître, poète et paysan : je suis le MOT.

## Françoise Pirart

### *Sur nous son regard*

Nous n'avions pas grand-chose à nous dire, car tout était là, dans nos gestes en suspens.

Nos pas sur le sentier autour de l'étang, toi qui marchais avec détermination, moi qui vacillais parfois, incertaine de mon équilibre.

Le chemin de graviers, l'herbe froissée, un peu de boue sous nos semelles, le banc prêt à nous accueillir face à l'eau vive qui ondulait dans la lumière.

Assis l'un près de l'autre, nous sommes restés muets.

Étais-tu si loin de moi, mon ami ? Ou alors n'osais-tu ... ?

Étais-je si proche de toi au point de te perdre ?

Le son assourdi d'une radio, les pêcheurs, la perspective inquiétante d'un au revoir qui

ressemblerait à un adieu, ton ombre et la mienne sur la pelouse, nos silences...

Un canard traversa le chemin, jeta sur nous son regard.

Les yeux noyés dans le vague, tu tournas vers moi ton beau visage sillonné de rides et creusé par le temps :

- Il me semble vous avoir déjà vue quelque part ?

## Claude Raucy

Cueillir du muguet pour l'allure crâne de la fleur, pour son parfum querelleur, oui, mais qui sait mieux que moi le blanc et vert du mot, la promesse folle du g et de la rime ? Alors, mettre le mot *muguet* dans une boîte en fer blanc, avec *trajet* et *regret*. Et *marguerite* dans une petite cage au soleil avec un peu d'eau pour la soif. Et dans un coffre en bois, pour les protéger du froid de l'hiver, *mansarde* et *fauvette*, *glaner* et *soupirer*, *étrange* et *désolant*. Certains mots sèchent mieux que les autres et résistent dans de simples herbiers comme *découverte* ou *insolent*. D'autres se fanent avant la fin de l'été : *cerise* et *désarroï*. Un jour, je dresserai la liste complète de mes mots. Pourrai-je en abandonner quelques-uns en cours de route ? *Frimas* et *sparadrap* ? *Égratigner* et *toussoter* ?

Et le coffre-fort des mots, que cache-t-il ? Qui en a la combinaison ?

## Philippe Remy-Wilquin

La *Bible* et *Humain, trop humain*. Jean et Nietzsche. Celui qui proclame Dieu et celui qui annonce sa mort. « Au début était le Verbe » et « Chaque mot est un préjugé ».

Deux positions extrêmes, deux caps entre lesquels se faufilent les esquifs du Sens.

Nommer, c'est faire exister, adjoindre un supplément d'âme, créer. Et écrire, dès lors, participe d'un enfantement du Réel, hors des ténèbres du chaos, d'un partage, d'une révélation. Des mots/flambeaux pour dire le monde, s'y intégrer, y intégrer l'autre.

Mais.

Les mots se heurtent aux dimensions finies des langues, aux limites et lacunes des locuteurs. Qui, jamais, a été véritablement entendu ? Qui, jamais, a pleinement appréhendé ? Essayez !

Lâchez laïcité ou *liberté d'expression*. La cacophonie, aussitôt, résonne, mille langues ruissellent sous les murs de Babel.

Les mots. Lumières de la communication et de la perception.

Les mots. Ombres des filets jetés sur le Réel. Qui emprisonnent, cadennassent, circonscrivent, émasculent. Le cliché et l'étiquette inscrits dans leurs gènes, la réduction et le mensonge.

**Les mots. Ombres et lumières.** Le double mouvement. Qui libère et qui encage.

**Martine Rouhart**

### *Le clair-obscur des mots*

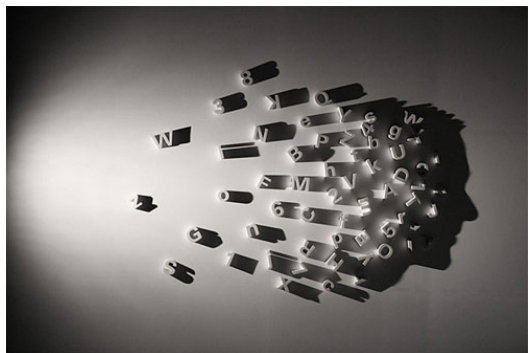
Les mots au courant de la plume sont promesses d'une vie plus vaste, d'une autre destinée, celles où nous transportent les rêves.

Les mots sont exutoires. Les mots épurent, ordonnent, stylisent les blessures et les apprivoisent.

Dans la souffrance nous sommes entourés d'un halo invisible qui nous sépare des autres. C'est la solitude de l'impartageable. Alors, heureusement il y a les mots. Il ne faut pas avoir peur des mots. Des signes, une expression de soi, extraits du bouillonnement des émotions. Grâce à eux nous négocions avec nos fantômes.

Les mots sont baume et écorchure, étincelles et cendres, les mots sont faits d'ombre et de lumière. Qu'importe, pourvu qu'ils soient sincères.

Ecrire ce que l'on pense, dévoiler ce qui demande un certain courage à être dit. Et parce que la sincérité n'interdit pas quelques opacités dans la transparence, par affection pour soi et les autres, abandonner aussi sans regret l'un ou l'autre mot dans la pénombre des non-dits.



*Light and Shadow*, sculpture de lumières de Kumi Yamashita

**Liliane Schraûwen**

## *Le poème inconnu*

Le soir, dans la ville, des lumières se mettent à vivre un peu partout. Les voitures roulent dans les rues, tous phares allumés. Les réverbères s'embrasent les uns après les autres au long des avenues et des carrefours. Au cœur des maisons, les familles se réunissent sous la lampe. Dans les bureaux, dans les studios d'étudiants, l'ombre recule autour du halo diffusé par un ordinateur. C'est l'heure où dans leur chambre les malades allument la télé, et aussi les vieux, les solitaires. Des milliers d'écrans se mettent à scintiller, à clignoter, à parler.

Moi, je marche dans la nuit. J'avance à l'aventure, sans trop savoir ce que je cherche. J'ai remonté le col de ma veste. Il fait froid, humide. L'hiver n'est plus très loin. Des néons rouges, bleus, verts me disent des produits et des lieux créateurs de bonheur.

Je regarde tous ces mots qui brillent et étincellent contre le noir profond du ciel, et je les assemble pour en faire un poème que personne, jamais, ne lira.

**Jean-Loup Seban**

## *L'ingénue salonnière*

A la jeune Zélis, Vannoz, en quatre épîtres,  
Apprend à dominer par l'art de converser,  
A dire ces bons mots, dans les salons guindés,  
Qui plus qu'un beau minois donnent droit au chapitre.

Ornez d'une saillie un propos bien réglé,  
Immolez votre esprit au bon goût qui arbitre,  
Prenez l'air & le ton que l'auditoire attitre ;  
La langue de son âge est bonne sans excès.



Un soir soyez pensive, un autre plus frivole ;  
Etonnez le pédant, écoutez le vieillard ;  
Sachez voiler l'ennui que sème un babillard.

Aux Grecs & aux Latins, faites parfois l'obole ;  
Au bel art d'écouter joignez l'art de conter,  
Et vous entamerez un règne fortuné.



(Inspiré par les *Conseils à une femme sur les moyens de plaire dans la conversation* de Philippine de Sivry de Vannoz (Paris, Michaud Frères, 1812)

### Daniel Simon

Texte à l'endroit, texte à l'envers de soi, texte comme ça, une main dans le sable et retenir les grains, compter, aligner, écrire avec ces minuscules formes la mer allée, le soleil, la vague et les abysses.

Texte de nuit, texte de jour accolés que la langue délie dans des chants répétés, cousus de vives flammes ou d'obscurités litanies, texte claudiquant dans la phrase rompue, texte sans pardon pour le bègue ou le sourd, texte sans pitié pour l'amateur farci de beauté de bazar, texte en mitrailles ou pâtés de saindoux, la lumière peut-être effacera les ombres mal venues, retiendra les plus fines, cruelles, nécessaires confusions de la nuit.

Les mots sont cabosses vilebrequins, glaïeuls, apostrophes, génocides, desserts et autres cosses calcaires d'une langue ouverte comme une cage aux barreaux dispersés.

**Irène Stecyk**

## *Pour Didier*

Parfois un mot est tout simplement un être, à peine plus mystérieux que n'importe quel autre mot.

Ainsi, j'ai un vieil ami écrivain qui, au fil du temps, est devenu un livre. Le livre qu'il écrit depuis de très nombreuses années a pris peu à peu possession de lui. Chacun de ses organes, chacune de ses veines frémit de l'incessant cortège des vocables et des exclamations. Il bruisse comme un tapis de feuilles à l'automne et cette rumeur, parfaitement perceptible de l'extérieur, étonne parfois ceux qui le connaissent mal. Il peut rester devant sa table de travail la plume à la main, ou penché sur le clavier de son ordinateur jour et nuit, ou peu s'en faut. C'est à peine s'il a besoin de dormir un peu et de manger. Il est vrai qu'il grignote beaucoup, chocolat, biscuits, bonbons, juste ce qu'il faut pour fortifier son cerveau, le sucre ayant les vertus que l'on sait.

Bref, il est non seulement un mot, mais des mots, des montagnes de mots. Et cela ne prendra fin qu'avec sa vie, dans un autre temps. Le temps du Verbe enfin roi.

**Monique Thomassetie**

À l'ombre des mots, cultiver leur lumière

À la lumière des mots, cultiver leur esprit

Et l'esprit entrelace lumière et ombre

La parole au mot. Je ne parle pas, c'est mon utilisateur qui me fait dire ce qu'il veut, ou ce qu'il ne veut pas dans le cas d'un lapsus. L'on m'éclaire ou m'assombrit. Instrument, je chante sous la plume poète. La rime, l'assonance et l'allitération me créent des liens. Il est vrai que les autres mots à côté desquels on me place me sortent aussi de mon isolement dictionnaire. Je change de contexte, passe du propre au figuré, du fait au métaphorique. L'on m'anime, me plie, déplie, me caméléonise. Mais quand mes différents sens piègent mon animateur, j'ai le dernier

mot ! Ma seule sonorité peut être d'ombre ou de lumière ; là, je suis musique. Et le son peut aussi me modeler.

Dans la forêt de son esprit, Petit Poucet a semé des mots, et les mots ont formé une phrase, et la phrase est devenue chemin, et le chemin s'est partagé en dédale d'où s'envoler.

**Joëlle Vanhee**

## *Les mots de l'ombre à la lumière*

Sous le voile sombre de mes paupières collées, je scrute le mystère de la pénombre, pleine, grasse. Celle dont je suis pétri. Pas un bruit, seulement le lourd clapotis du silence. J'attends l'aube et ses demi-teintes rassurantes...

Un son, perdu dans ma nuit, me remplit la tête d'images. En écho, un éclat de soleil esquisse le poème d'une ombre chinoise. J'entends l'aurore et ses demi-mots vaporeux. Je ne comprends pas leur obscure grammaire. Mais je goûte à leur musique flottant entre zones profondes et zones affleurantes...

Les mots égrainés tricotent le fil du jour enfin levé. Ils forment des trains remplis de joie, de chaleur ou de chagrin. La clarté s'irise, s'épand, caresse mes joues, mon visage. Sur l'écran rouge de ton ventre, je devine tes doigts. Tu écris mon nom. Dans un demi-sommeil, j'apprends le chant qui bercera ma vie.

Dans ce cache-cache du demi-jour à la lumière, du murmure au babil, mon cri de nouveau-né sera le verbe de l'amour.



Jean-Pierre Vander Straeten

## *Quand les mots sont là*

Mots dans leur coin, comme punis, brins dans l'obscurité

Mots aveugles face à la persienne, soleil tout devant

Mots hésitants, qui se fauillent entre les nœuds du tapis

Des mots plein les yeux, incrustés

Des mots cheveux sur la langue

Des mots jusqu'au fin fond de la gorge

Encore des mots en prière au bout des doigts

Encore des mots revus et corrigés

Encore des mots au-dessus de la feuille blanche

Un jour, lumière, les mots sont là

Enfin les mots quittent l'ombre de la muraille

Enfin les mots empruntent la voie royale

Enfin les mots s'étalent en lettres sur la page

Le chemin de l'écriture s'ouvre à l'extase des mots



*Écriture  
automatique,  
installation de  
Fred Eerdekenes,  
2012*

Nathalie Wagnies

## *Presque rien*

*Je t'aime*

Deux mots sans pourquoi ni raison

Juste deux syllabes

A chuchoter dans mes oreilles

A glisser dans ma nuit

Telle une gerbe de lumière

Bien sûr

On pourrait les croire légères

Ces sept lettres emportées par les vents

La circonvolution de la planète

Et le troisième millénaire

On pourrait dire

C'est presque rien

C'est dérisoire

Infime et négligeable

Mais c'est presque tout

*Je t'aime*

C'est un brasier

Un feu d'artifice

Une secousse sismique niveau sept

Bien au-dessus du niveau

De l'air et du soleil

C'est la terre qui suspend sa course

Pour mieux savourer l'écho

De ces deux mots

*Je t'aime*

Oh la tendre pagaille

C'est une caresse sur mon âme

Mais

Vois-tu

Ce sont deux mots

Que tu me tais

Et ton silence me torture

Telle une ombre qui me fane

*Je t'aime*

Deux mots

Deux syllabes

Bien sûr on pourrait dire

C'est presque rien

Mais c'est presque tout

## Anne-Marielle Wilwerth

Le poème vient butiner le grave

l'aigu

ces petites phrases anodines aux ailes d'harmonica

Des mots sans importance avancent

masqués

jusqu'à la transparence

et s'invitent

sur ce papier de lumière

grignotés par le silence



© Anne-Marielle Wilwerth

**Jean Lacroix**

## *Autour de la bataille de Waterloo. Petites histoires belges...*

A l'heure où l'actualité est fortement imprégnée de la commémoration du bicentenaire de la bataille de Waterloo, il est bon de se pencher modestement sur quelques anecdotes ou souvenirs d'auteurs belges qui sortent des sentiers battus. Avec humour et nostalgie... Loin de Victor Hugo et de sa morne plaine ! Quoique...

### **Le choix du nom de la bataille**

En février 1934, les auditeurs de l'INR pouvaient entendre sur les ondes (heureuse époque !) les scènes d'un jeu radiophonique écrit par **Théo Fleischman** (1893-1979), consacré aux journées des 17, 18 et 19 juin 1815. Le texte de cette émission a été publié dans le volume du même auteur *Le Soleil de minuit et autres jeux radiophoniques* (Bruxelles, Labor, 1948). Ces jeux furent traduits en une dizaine de langues, dont l'anglais et l'allemand, et émis par une quarantaine de stations de radio, de Copenhague à Johannesburg. Fleischman, chroniqueur de qualité, avait puisé ses sources dans des ouvrages historiques et dans des mémoires contemporains des faits.

Après l'affrontement sanglant qui a conduit à la déroute de Napoléon, Wellington et Blücher se rencontrent. Le choix du nom de la bataille va se décider. On sait à quel point l'appellation historique de l'événement est de nos jours un objet de frottement entre les communes de Braine l'Alleud et de Waterloo. On peut se poser la question de la légitimité de cette dernière commune, alors que les combats ont eu lieu en dehors de son périmètre. Voici la réponse :

*Blücher : M. le Duc, je salue en vous le vainqueur de la journée.*

*Wellington : M. le Maréchal, c'est à vous que cette victoire est due.*

*Blücher : Bonaparte est perdu. Voilà une heure qui compte dans ma vie et que j'attends depuis longtemps.*

*Wellington : Demain, nos armées fouleront le sol français.*

## AUTOUR DE LA BATAILLE DE WATERLOO

.....

*Blücher : N'est-ce pas un signe du destin ? Nous nous rencontrons devant cette ferme qui porte le nom de Belle-Alliance !... Belle-Alliance... Voulez-vous que notre bataille s'appelle ainsi ?*

*Wellington : Appelons-la, si vous le voulez bien, bataille de Waterloo.*

*Blücher : Waterloo ?*

*Wellington : C'est le nom du village où j'ai mon quartier-général.*

*Blücher : Soit. Quant à moi, je tiens à l'honneur de poursuivre Bonaparte.*

*Wellington : Volontiers. Mes troupes se reposeront. Mes soldats sont fatigués par dix heures de combat, fatigués à en mourir. Jamais, en aucune circonstance, mes troupes ne se sont mieux conduites. Je laisserai donc à Votre Excellence le soin de la poursuite.*

*Blücher : Je vais faire harceler l'ennemi tant que j'aurai un homme et un cheval en état de se tenir debout.*

*Wellington : La nuit se fait moins obscure car la lune paraît. Ne tardez pas.*

On ne réécrit pas l'histoire ! Le Musée Wellington est aujourd'hui installé au centre de Waterloo ; c'est bien là que le Duc avait établi son quartier-général. Son bureau y a été reconstitué, au premier étage. Le chef des troupes alliées a décidé du nom de la bataille...

### **Les pèlerins anglais**

En 1945, **Camille Deleclos** publie un essai intitulé *Les Pèlerins anglais de Waterloo* (Liège, Soled). Il y évoque les figures de Lord Byron, Walter Scott ou William Thackeray, mais aussi la mentalité globale de certains voyageurs insulaires :

*Le gros orme, planté à l'intersection de la route de Bruxelles et du chemin d'Ohain, et près duquel se tenait Wellington au plus fort de la bataille, attirait également une foule de pèlerins dont la ferveur allait jusqu'à la frénésie. Après sa disparition, Jules Vallès écrivait : « L'arbre célèbre n'est plus : on l'a vendu deux cents francs à un Anglais qui, avec le bois, a fait des tabatières et des cannes. Il dépérissait, brûlé par les baisers de John Bull en délire. Les mamans l'embrassaient en criant : « My dear ! », les enfants léchaient l'écorce ; l'homme achetait des hannetons tombés des branches ou ramassait des fourmis dans les racines. On salissait ta robe et l'on buvait ta sève, Grand Arbre ! On t'assassinait à coups d'épingle et l'on*



*t'écroulait par lambeaux ! »*

*Evidemment, à Waterloo, ne vinrent pas seuls de braves militaires et de fervents pèlerins : il y eut aussi d'adroits financiers. On sait que, le soir même de la victoire anglaise, le banquier Rotschild y trouvait déjà l'occasion d'un audacieux coup de bourse qui fut à l'origine de sa rapide fortune. L'aventure est ainsi contée par Edmond Picard dans Jéricho : « Le grand Nathan Mayer Rotschild, le soir de Waterloo, courut en chaise de poste à Ostende, traversa la mer au péril de sa vie dans une barque de pêcheur, tomba au Stock-Exchange, seul à connaître la victoire alliée, et, en une séance, jouant à la consternation et à la baisse, tandis que ses agents achetaient secrètement des fonds d'Etat dégringolants, ratissa aux gogos vingt-cinq millions d'une affilée. »*

## **Souvenirs divers**

Né à Bruxelles en 1837, le comédien **Pierre Hittmans** publie en 1909 des *Souvenirs et aventures d'un cabot* (Paris, Louis-Michaud). Lors de la commémoration des cinquante ans de la bataille, en 1865, il est sur place et participe aux festivités. Il raconte une savoureuse anecdote :

*Autour de la baraque d'un forain, une foule énorme gesticulait et criait. Je m'approchai pour voir ce qui attirait tout ce monde. Je vis une pancarte sur laquelle le forain avait écrit : ICI ON VEND LES TROIS HEROS DE LA BATAILLE DE WATERLOO. Le forain vendait des Napoléon, des Wellington et des Blücher en pain d'épices ; mais personne ne voulait ni des Wellington ni des Blücher.*

*- Non... non... un Napoléon. Non... non... nous ne voulons que Napoléon... Napoléon... pas les autres.*

*Le marchand criait :*

*- Prenez les trois ensemble, je vous ferai un rabais.*

*- Non... non... nous ne voulons que des Napoléon.*

*Les Blücher et les Wellington ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Je lui demandai ce qu'il allait faire avec le stock de ces deux héros, de ces laissés pour compte.*

*- Je vais en faire une pâte... une pâte dont je ferai des Napoléon.*

*Ce que l'on a mangé de Napoléon, c'est extraordinaire. Pas un enfant qui n'en eût un dans ses*

*bras. J'aurais volontiers embrassé tous ces enfants. Les Anglais et les Allemands étaient vexés de voir le peu de succès qu'obtenaient leurs compatriotes en pain d'épices.*

**Robert Goffin** (1898-1984) est né et mort à Ohain. Dans un essai intitulé *Entrer en poésie* (Paris, Poésie 48 ; Gand, Le Chat qui pêche), il évoque le souvenir de son grand-père qui lui parlait de Waterloo et de Victor Hugo, au moment où Pierre Hittemans racontait son passage dans la cité du Lion :

*Vers 1909, mon grand-père, un digne vieillard à barbe blanche, qui fumait la pipe d'écume, allait souvent s'asseoir à l'ombre des aulnes et des peupliers dans la vallée où serpentait un lent ruisseau. Un jour, il me prit par la main et me montra les verdure de mai qui pointaient aux branches. Il me baisa le front et me lut des vers puis il me désigna au loin la Butte du Lion de Waterloo et me parla de Victor Hugo. L'ombre tournait lentement au bord de l'étang. Au loin, les vaches pies rumaient dans les prairies. Une porte verte faisait cible dans le pignon du café de la « Vieille Pauline ». Il m'avait pris par la main et me montra le village. C'est là que Victor Hugo avait rêvé ; c'est ici qu'il avait trouvé une rime ; c'était peut-être ces seigles-là qui avaient levé dans ses vers ?*

*J'étais moi-même électrisé par ce fluide inconnu. C'était une sensation physique qui me tenait à la nuque et me parcourait de frissons.*

Le chroniqueur et essayiste **Louis Quiévreux** (1902-1969) a collaboré pendant plus de vingt ans à *La Dernière heure* et à *La Lanterne*. Sa signature se trouve aussi dans de nombreuses revues. En 1965, année des 150 ans de la bataille, il raconte un épisode amusant de sa carrière dans le bulletin n° 53 de la Société Belge Napoléonienne :

*Il me souvient d'une aventure qui m'arriva, peu de temps avant la seconde guerre mondiale, alors que j'étais reporter européen pour la National Broadcasting Company de New-York. On me demanda d'assurer le reportage en direct d'une cérémonie symbolique de réconciliation entre deux régiments : un britannique et un français, qui combattirent en 1815. Ce fut très émouvant. Les soldats déployés, bannières au vent, s'approchèrent les uns des autres et les officiers se serrèrent la main. J'avais passé toute la matinée sur le champ de bataille pour l'installation des micros et je m'étais entendu avec le capitaine des cornemuseurs écossais,*

# AUTOUR DE LA BATAILLE DE WATERLOO

.....

*afin de commencer mon « eye witness account » par une marche de bag-pipes. L'accord prévoyait qu'à 15 heures, après avoir fait l'annonce pour 15 millions d'auditeurs, j'agitais mon mouchoir blanc, juste à côté du monument Gordon. A ce moment précis, les cornemuses joueraient pendant trois minutes devant un micro placé à leur intention, à une centaine de mètres du mien. Tout devait donc marcher comme sur des roulettes, mais, rentrant à Bruxelles pour le déjeuner, j'éprouvai quelque inquiétude. C'est que j'avais trouvé des cornemuseurs attablés devant d'impressionnantes quantités de bière...*

*A deux heures, j'étais revenu à Waterloo et j'allai sans tarder revoir mes Ecosseis. Hélas ! leur capitaine, hilare, me donna l'impression qu'il était « one over the eight ». La bière belge avait fait son effet.*

*- Don't forget ! Three o'clock ! My white handkerchief ! (N'oubliez pas, trois heures, mon mouchoir blanc).*

*- Shurr, sirr, I won't forget and we'll pipe for you ! (Certainement, Monsieur, je n'oublierai pas et nous jouerons de la cornemuse pour vous !)*

*A trois heures moins un quart, j'avais le contact avec la N.B.C. New-York qui me demanda de faire l'annonce à trois heures moins une. M'étant ponctuellement acquitté de cette mission, j'agitai mon mouchoir... Hélas, à cent mètres de moi, le groupe de cornemuseurs semblait indifférent. Heureusement, j'avais amené un ami. Il comprit immédiatement et se mit à galoper vers les Ecosseis, tandis que j'enchaînais :*

*- Oui, vous allez entendre les cornemuses de Waterloo, mais connaissez-vous l'histoire fantastique de cet Ecosseis qui eut le bras tranché ?...*

*Je sortis le papier de ma poche et le lus lentement, m'arrêtant souvent en guise de suspense. Mais en réalité, pour jeter un coup d'œil vers les Ecosseis. Ouf ! Mon ami les avait rejoints et juste au moment où je prononçais la dernière phrase, la marche tant attendue éclata.*

## **Le clou de Waterloo**

**Auguste Jouhaud** ? Un nom bien oublié aujourd'hui, alors qu'on lui attribue l'écriture de près de neuf cents pièces de théâtre : comédies, vaudevilles, farces... Cet infatigable amuseur (1806-1888) est l'auteur d'un « vaudeville anecdotique », *Le Clou de Mont-Saint-Jean*, une pochade en un acte éditée à Bruxelles, chez J. A. Lelong, en 1837. Le burlesque est au rendez-vous : un meunier, Pierre van Elde, établi à Waterloo, va faire croire aux Anglais que le

## AUTOUR DE LA BATAILLE DE WATERLOO

.....

jour de la bataille, Napoléon se reposait dans son moulin et y accrocha son chapeau à un clou planté dans le mur.

De nombreux touristes vont se faire piéger par Van Elde et son comparse Martin en achetant « le » clou authentique. En voici un exemple savoureux, extrait de la scène VI (Jouhaud singe la langue anglaise et ajoute une chansonnette) :

*Lord Sprick : Était-il vrai que Bonaparte il avait accroché son chapeau à un clou pendant qu'il regardait par le lucarne de votre moulin ?*

*Van Elde : Oui, mylord.*

*Lord Sprick : Ce clou... où était-il ?*

*Van Elde, montrant le clou tenu au pilier : Le voici, mylord.*

*Lord Sprick, en admiration devant le pilier : Oh !... ce était à ce clou que le grand homme il avait accroché son petit chapeau !... oh ! ce clou il avait quelque chose de... Ce n'était pas un clou ordinaire...*

*Air de Je cherchais (De M. Moufflet)*

*Oh ! quel clou !*

*Quel beau clou !*

*Ce clou mérit'qu'on le renomme.*

*Oh ! quel clou !*

*Que le clou*

*Où*

*L'grand homme*

*A mis son chapeau*

*A Waterloo !*

*Martin, à part : Ah ! ces Anglais... ils sont impayables !...*

*Lord Sprick : Ser du moulin, vous allez vendre ce clou à moi...*

*Martin, à part : Nous y voilà !*

*Van Elde : Oh ! non... mylord... impossible...*

*Martin, avec chaleur : Un clou qui a porté le chapeau du petit caporal !... s'il avait porté celui de Wellington, encore... on vous le donnerait pour rien... même le chapeau avec... et peut-être le général par-dessus le marché... mais quand il s'agit de Napoléon. !.. ah, jamais !...*

*Van Elde : Jamais.*

*Lord Sprick : Je donne à vous un guinée.*

# AUTOUR DE LA BATAILLE DE WATERLOO

.....

*Van Elde, à qui Martin fait des signes : Non, mylord.*

*Lord Sprick : Deux guinées...*

*Van Elde : Non, mylord.*

*Lord Sprick : Alors, je renonce... vous n'étiez pas raisonnable... au revoir, ser du moulin. ( A part). Ce clou, il tentait moi beaucoup fort, mais ce était trop cher...*

*Van Elde, bas à Martin : Il s'en va...*

*Martin, bas : Rappelez-le.*

*Van Elde : Mylord, voulez-vous que je vous dise mon dernier mot ?*

*Lord Sprick, revenant : Dites votre mot à moi...*

*Van Elde : Mettez soixante-quinze francs, et le clou est à vous...*

*Lord Sprick : Oh !... soixante-quinze francs...*

*Martin : C'est pour rien !*

*Lord Sprick : Ce été rien, soixante-quinze francs... pour un clou... Allons, donnez-le à moi... je prends lui... (Martin détache le clou et le lui donne.) Voilà votre argent... (Il met le clou soigneusement dans du papier.) Je vas faire partir lui pour London...*

*Air de Je cherchais*

*Oh ! quel clou ! etc.*

*(Il sort enchanté, en achevant l'air)*

## **Clin d'œil final**

Laissons le dernier mot de ce trop rapide panorama à la bande dessinée, en citant *Astérix chez les Belges* (Dargaud, 1979). Uderzo et Goscinny y ont transformé le vers de Victor Hugo que tout le monde connaît :

*Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine !*

en

*Waterzooi ! Waterzooi ! Waterzooi ! morne plat !*

André Goosse

## *Un peu d'érudition sur MOT*

Pour l'observateur, le **mot** est un élément fondamental du langage. Sans doute, la communication se fait-elle au moyen de sons et de lettres, mais elle ne joue son rôle que quand les sons et les lettres sont employés dans une unité porteuse de sens, qui est le **mot** (les interjections ayant un rôle et souvent une naissance un peu à part).

De ce lien indispensable entre le mot et la *chose* les usagers ne prennent conscience que quand ils passent à l'écrit (produit ou consulté). Pour l'oral, ils savent ce qu'ils disent, mais ils ne savent pas comment ils le disent.

La phrase célèbre de Victor Hugo « Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu » (*Contemplations*, I, I, 8) est une vision de poète. *Verbe* et *mot* sont nés en latin, mais, à part cela, presque tout les sépare.

Le passé de *verbum* se perd sans la nuit des temps : pour son origine, on évoque notamment le grec et le sanscrit. Il est utilisé par les grands écrivains classiques. Les grammairiens d'alors l'ont annexé, en paire avec *nomen*. Les théologiens aussi, beaucoup plus tard, en mettant la majuscule : *Le Verbe* (c'est-à-dire Dieu) *s'est fait chair*. Même Hugo n'a pas osé aller jusque-là pour *mot*...

L'ancêtre de *mot* est né bien après *verbum* : au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, à l'époque de ce qu'on appelle le *bas latin* (l'adjectif n'est pas vraiment péjoratif), et il est né pauvrement, dans un contexte que l'on peut dire populaire. Les étymologistes le rattachent à un verbe *muttire*, signifiant « grommeler », d'origine onomatopéique. Tout cela n'a pas handicapé le nouveau venu, adopté par les écrivains d'alors dans la formule *nec muttum dicere*, qui sera adaptée sous la forme *ne dire mot*, encore vivante aujourd'hui. Mais peu à peu *mot* s'est émancipé de ces locutions. Les grammairiens ne feront que reprendre cet usage à leur compte. Mais la linguistique moderne, qui se fonde surtout sur l'oral, évite *mot* le plus possible.



Lors de sa séance du 25 avril 2015, l'AEB a rendu hommage au poète Jean Dumortier. Découvrez dans les pages suivantes un résumé de l'événement à travers les multiples facettes de cet écrivain : l'homme, le philosophe et le poète.

**Michel Joiret**

## *L'homme*

« Appelez-moi Jean... »

A vrai dire, Jean n'était pas un homme ordinaire. « Poète, disait-il ; je suis poète », comme si la fonction seule le désignait parmi les autres. Et de fait, ce disant, il disait tout. Un seul habit pour vêtir la personnalité indivisible de ce créateur, tout à la fois « Jean de la lune », et « Jean l'hédoniste », tellement heureux de cet amour dont il gratifiait son épouse, ses filles et ses amis. Combien de vies a-t-il sauvées du désastre, de la solitude, du mal reçu parmi les

autres ? Nul ne peut le dire mais elles sont innombrables. Avec le temps, il savait tendre sa bonne oreille pour écouter, écouter et écouter encore, entendre le silence, apaiser d'un regard, d'un geste. A d'autres moments, malicieux autant que prodigue de son écoute et de son temps, il tendait la mauvaise pour ne pas entendre... Il n'a cessé d'être un incroyable ami dont le cœur politique penchait résolument vers les laissés-pour-compte, les démunis, les artistes, les enfants, un inoxydable amoureux qui rangeait (ou couvait, c'est selon) son épouse et ses filles dans le secret d'un temple privé et merveilleux... On parlera plus précisément de sa poésie mais son fondement même reste pour moi un mystère. Jean n'a jamais répondu à la question qui touchait son « édifice poétique ». Mais comment donc ce bougre d'ami faisait-il pour arracher ses anaphores, ses métaphores filées et ses caresses lexicales ? Je ne le sais pas. Je ne saisis pas davantage les rapports qu'il entretenait avec Dieu, avec l'au-delà... « *Qui voudrait du Christ sans ses clous* » écrivait-il en 1960 dans *Les pains noirs*. Mais parlait-il réellement d'un « être suprême », lui qui trouvait son peuple élu parmi les gens simples et directs ? Aujourd'hui, l'homme qui vient d'emporter ses énigmes, continue de nous interroger et de rompre le pain des compagnons pour nous rappeler que la mort n'interrompt pas vraiment le dialogue engagé entre le silence et les paroles essentielles.

**Michel Ducobu**

## *Le philosophe*

Jean Dumortier n'avait rien du philosophe susceptible d'imaginer un système ou une doctrine. Il était philosophe dans le sens courant de sage, penseur, observateur des mœurs humaines. Un moraliste, en somme, un peu à la manière des Chamfort, Vauvenargues, Jules Renard, Jean Rostand mais sans la causticité, le cynisme, le pessimisme cinglant de ces maîtres du genre. Jean aimait promener son regard à la fois bienveillant et clairvoyant sur nos habitudes, notre comportement, notre ego exposé si souvent au balcon, en habit de vanité, prêt à répondre aux compliments et flatteries. Un sage sachant s'asseoir en méditant sur la pierre du monde et connaissant sa situation, ses limites, ses faiblesses et ses bonnes envies. Il a écrit au milieu d'une moisson immense de poèmes quelques aphorismes bien sentis, grands et beaux épis à mâcher dès l'été venu, pour en goûter toute la richesse naturelle. Jean était un humaniste, tout simplement, cultivant les valeurs traditionnelles comme un jardinier, amoureux des parfums et

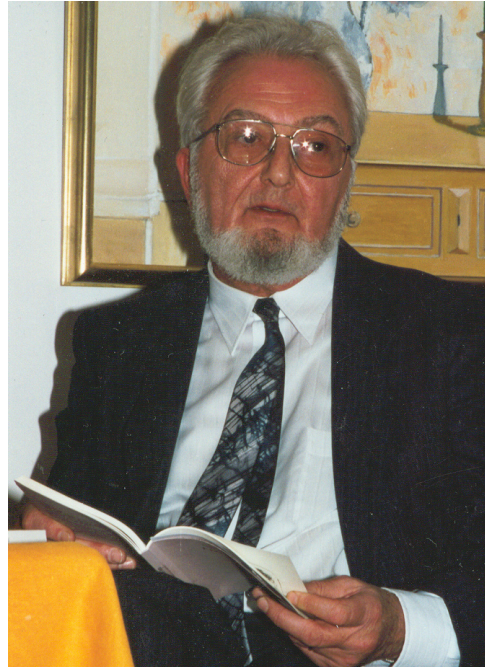


des harmonies. Il n'a peut-être rien inventé de révolutionnaire mais il a redonné à tous ceux qui ont eu le bonheur de le fréquenter le goût du quotidien, de la rondeur des jours, du pain savoureux à partager avec ses amis, ses hôtes, ses voisins, tous les habitants de la terre, en quelque sorte...

## Thierry-Pierre Clément

### *Le poète*

Après Jean – l'homme et Jean – le philosophe, Thierry-Pierre Clément s'attarde un instant sur Jean – le poète, intitulant son allocution « Jean, compagnon-poète ». Il passe en revue quelques-uns des principaux fils rouges de l'œuvre poétique de Jean Dumortier : son incessante quête d'une relation vraie entre les êtres, à travers une écriture qui s'adresse au cœur et s'appuie sur la palette infinie des sensations ; son émerveillement du regard et sa culture de l'esprit d'enfance ; sa révolte devant la guerre, la violence et le délabrement humain de notre société ; le refus de la séparation et de l'incommunicabilité entre les personnes et pourtant le constat de la solitude fondamentale de chacun ; le questionnement sur le sens des mots et le rôle du poète ; l'omniprésence du doute et l'exaltation de l'incertitude, la reconnaissance du fragile et l'acquiescement devant l'éphémère ; enfin, l'intense et sensuelle célébration amoureuse de la femme – qui parcourt toute son œuvre – et, à travers elle, *l'aspiration d'infini, d'absolu, de totalité*, permettant d'atteindre l'intime réconciliation qui nous révèle que la poésie est avant tout un art de vivre, dans lequel Jean était passé maître.



**Jean-Pierre Dopagne**

## *Soirée des Lettres du 18 mars 2015*

Claire Anne Magnès, Jean-Marc Rigaux, Laurence Bertels

La soirée commence par l'évocation de Jean-Luc Wauthier, qui nous a quittés abruptement trois jours plus tôt.

« S'il fallait résumer Jean-Luc, dit Jean-Pierre Dopagne, ce serait peut-être par le titre d'une valse de Strauss : *Aimer, boire et chanter*. Jean-Luc aimait tant de choses : la littérature, la musique, la nature... La critique, aussi, souvent cinglante. Et, par-dessus tout, la vie ! Boire et manger ? Ce n'était un secret pour personne... Chanter ? Dans tous les sens du terme : pousser la chansonnette franco-wallonne ou faire chanter les mots, souvent du poème, quelquefois du roman... »

Plutôt que d'imposer à ce grand bavard de Jean-Luc une minute de silence qu'il n'aurait pas supportée, Jean-Pierre Dopagne lit les vers que, dans son *Manteau de silence* – oh ! ironie du titre –, le poète avait intitulé « Autoportrait », se décrivant – oh ! lucidité de l'auteur – comme un *jaseur boréal*.

*Le silence m'a été désappris*, écrivait-il. Pour terminer par ce qui le hantait depuis toujours :

*J'attends*

*la nuit*

*enfin du grand silence.*

Un silence qui rend ensuite la place aux mots. Pour parcourir les univers contrastés des trois auteurs invités, mis en lecture par deux jeunes comédiens.

**Claire Anne Magnès, *La maison des horloges*, poèmes, éditions M.E.O., 2014**

**Présentation : Jean-Pierre Dopagne**

**Lectures : Céline Decastiau**

Publié après de longues années de silence, le recueil se présente comme cinq suites de poèmes en vers et en prose. D'emblée, le présentateur met l'accent sur la musique de l'écriture, omniprésente : le mot *suite* peut être pris dans le sens d'une suite de danses, à la manière de Bach ou Hændel. Cette interprétation est confirmée par la récurrence de mots

(rythme, balanciers, chants...) ainsi que par la présence d'alexandrins dissimulés. Claire Anne Magnès confirme que la structure de chaque poème a fait l'objet d'une attention scrupuleuse.

Qui dit *balanciers* dit *horloges*. Mais ces horloges, qui donnent le titre au recueil, ont des aiguilles *qui tournent vers la gauche*.

Nostalgie ? Regret du passé ? « Tout ce qui se trouve dans le recueil est vrai, dit Claire Anne, vécu : une maison, une personne, des voyages... Mais ce n'est pas de la nostalgie. »

En effet, à la musique viennent se joindre les saisons, avec le printemps et son renouveau. Une renaissance qui passe par la mémoire et, lorsque celle-ci se fait *menteuse*, par les mots. Les mots, devenus aujourd'hui poésie, Claire Anne Magnès les a

aimés et défendus toute sa vie, en tant que chroniqueuse, critique et professeure. Elle les a chéris comme des compagnons chargés de transmettre. C'est pourquoi, contrairement à d'autres poètes qui se disent « seuls lecteurs possibles de leurs textes », elle a souhaité faire lire ses poèmes par une jeune comédienne, aimant ainsi découvrir diverses interprétations de ses textes, en accord avec Patrick Modiano, qui affirme que, dès le dernier mot tracé, le livre quitte son auteur et qu'ensuite « le lecteur en sait plus long sur un livre que son auteur lui-même. »

Un très beau recueil, comme seuls en sont capables les poètes rares et réservés.

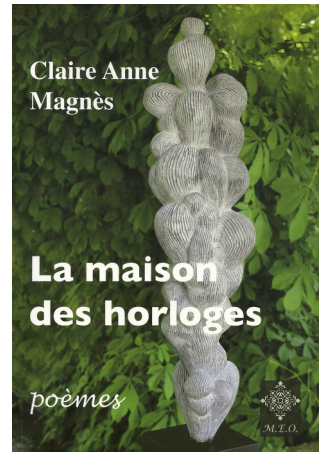
**Jean-Marc Rigaux, *Nouvelles d'Est*, nouvelles, éditions Murmure des soirs, 2014**

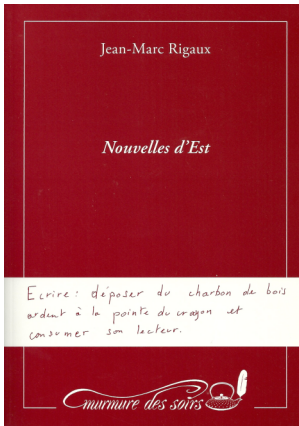
**Présentation : Éric Lemmens**

**Lectures : Barnabé Henri**

Les neuf nouvelles qui composent le recueil ont chacune trait à une ville d'Allemagne, « pays fascinant », selon l'auteur, « qui nous dévoile une autre manière de vivre et qu'il ne faut pas réduire à la guerre 40-45 et au nazisme. »

Le présentateur cerne avec finesse les qualités du recueil : intrigues concises et charpentées, écriture solide et rythmée, approche distanciée des faits et de la morale. « Quand on parle de l'Allemagne et de son passé, précise Jean-Marc Rigaux, il est important de prendre du recul par rapport à son histoire et, surtout, de ne pas juger. La morale, le bien et le mal ne sont-ils pas, en effet, variables à travers le temps et l'espace ? »





Cette position de l'écrivain en retrait face à son sujet est particulièrement perceptible dans *Le cerceau de feu*, nouvelle qui raconte le bombardement de Dresde vu par les yeux d'un enfant. Loin de toute dramatisation, l'horreur devient subjective et semble cruellement s'éloigner du narrateur : *Ma mère s'y consume. Je n'y pense pas. Subjugué par cette féerie qui ne laisse rien intact. Tout s'effondre. Je me construis.*

L'auteur ne nie pas éprouver une certaine fascination pour le côté crépusculaire des choses, pour la défaite et l'exil, précisant que la douleur, quand elle est consentie, mène à une satisfaction plus intense. « Ce qui, conclut-il, correspond tout à fait à l'Allemagne. » Jean-Marc Rigaux, juriste de son état, dépasse dans ce recueil une vision historique ou juridique de l'Allemagne, dont il brosse

quelques portraits en une succession de récits variés, allant du réalisme à l'anticipation et même, parfois, au fantastique.

**Laurence Bertels, *La solitude du papillon*, roman, éditions Luce Wilquin, 2013**

**Présentation : Maurice Lomré**

**Lectures : Céline Decastiau**

Laurence Bertels est connue comme critique et spécialiste de la littérature jeunesse, à laquelle elle consacre de nombreux articles dans *La Libre Belgique*. *La solitude du papillon* est son premier roman.

Au cœur de ce roman, deux femmes : Isabelle, 45 ans, qui traverse une crise existentielle et relit périodiquement *Madame Bovary*, et sa fille Clara, adolescente anéantie par la mort récente de sa meilleure amie, dont elle devra, à l'école, reprendre le rôle d'Iphigénie dans une pièce de théâtre.

Cette expérience imposée par l'imprévu de l'existence va permettre à la jeune fille de se révéler. « Clara, dit l'auteure, est le premier personnage qui m'est apparu. Peut-être parce que j'aime l'adolescence, cette période déterminante où l'on fait ses choix. » Telle Clara/Iphigénie, qui *se révolte à l'idée qu'elle marche vers*



Laurence Bertels

**La solitude du papillon**

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

*son destin avec docilité.*

« Ce premier roman a été pour moi, poursuit Laurence Bertels, une vraie expérience d'écriture, à l'opposé de mon écriture habituelle. En journalisme, il me faut dire beaucoup en peu de mots ; le roman m'a appris à développer, à approfondir. Petit à petit, je me suis laissée guider par les personnages, qui prenaient le pouvoir. » Et le présentateur de souligner la densité du roman, qui déploie une narration à plusieurs voix, parlant de la vie avec force, tact et finesse.

« Ce premier roman, dit Maurice Lomré, affirme les capacités de Laurence Bertels à associer les contraires et à surprendre le lecteur par des coups de théâtre qui n'ont rien d'artificiel. »

**Anne-Michèle Hamesse**

## *Soirée des Lettres du 22 avril 2015* Raymond-Jean Lenoble, Barbara Flamand

**Raymond-Jean Lenoble, *Mémoires de l'Oubli*, poésie, éditions MEO, 2015**

**Présentation : Michèle Lenoble-Pinson**

Jour de grève nationale, pourtant le public est venu.

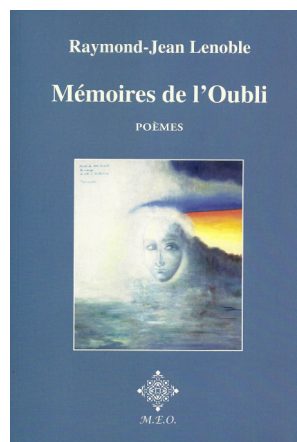
Il y a des choses qui doivent continuer à se transmettre, l'art, les spectacles, le théâtre, les belles lettres, l'amitié et l'amour, rien ne doit les arrêter, rien ne peut les mettre au point mort, il s'agit simplement de notre respiration.

La soirée des lettres du 22 avril se déroule donc, avec la charge d'émotion que distillent toutes les autres, et le programme nous enchante.

On accueille d'abord Raymond-Jean Lenoble, médecin gynécologue et poète, dont *Mémoires de l'Oubli* constitue le cinquième recueil publié.

Il se souvient de son ami Armand Bernier qui a préfacé son premier recueil.

Interrogé subtilement par Michèle Lenoble-Pinson, éminente grammairienne, le poète nous avoue sa préférence pour l'idéal classique. Il s'exprime en alexandrins avec un naturel



étonnant.

Il écrit par pulsion, avec transparence et simplicité, son art poétique a été reconnu par divers autres poètes, dont Philippe Leuckx qui écrit que Lenoble *aime la rime et le genre noble*, et aussi par Pierre Guérande qui loue *ses vers lisibles et compréhensibles*.

Michel Joiret a écrit dans le Non-Dit que Raymond Jean Lenoble *fait chanson de tout*.

On trouve aussi parmi ses admirateurs le regretté Raymond Trousson .

Dans *Mémoires de l'Oubli*, Raymond-Jean Lenoble, nostalgique, ressasse, *entre moi et moi la guerre est finie*.

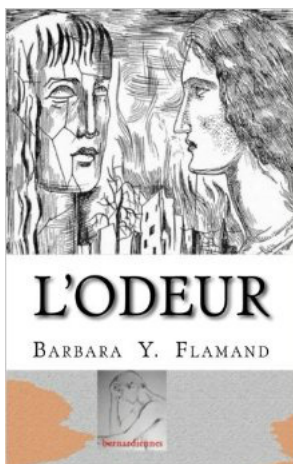
Son parcours le porte aussi vers la chanson qu'il ne dissocie pas de la poésie.

Les trois piliers de sa poésie sont aussi ceux de sa musique : mélodie, mesure et tempo.

Il a écrit quelque deux cents textes et enregistré une dizaine de chansons dont il distribuera d'ailleurs généreusement des exemplaires durant le Verre de l'Amitié.

### **Barbara Flamand, *L'Odeur*, roman, édition Bernardiennes, 2015** **Présentation : Dominique Aguessy**

C'est ensuite Dominique Aguessy, sociologue, offrant dans son œuvre bonne place aux légendes africaines, émouvant auteur des *Raisins de la Mer* qui présentera *L'Odeur*, roman de Barbara Flamand.



Barbara Flamand, poète, essayiste et dramaturge, traduite souvent en tchèque, nous livre ici un roman captivant, disons un conte philosophique à la manière de Voltaire, une critique sociale pertinente aux touches parfois vaudevillesques.

Cette fable jubilatoire et massacrant sera présentée avec finesse par Dominique Aguessy qui mettra en évidence la vision sociale d'un roman détaillant les portraits psychologiques de deux personnages : le président Sokrath et sa femme Alexandra.

La femme agit ainsi comme un révélateur pour dénoncer la réalité de son époux, ce besoin qu'il a d'être louangé, et le refus d'un système oscillant entre pauvreté et richesse, ce déséquilibre de la

société.

On y découvre le rôle du pouvoir, de ses mensonges et de la soumission d'un homme aux flatteries des ministres, devenu un *obsédé des concertos*, la musique devenant un moyen de se fuir.

De nombreux thèmes apparaissent dans ce roman complexe, très émotionnel.

Dominé par cette *Odeur* qui donne son titre et sa particularité à ce roman attachant.

Barbara Flamand confiera aussi que le goût de l'écriture lui est arrivé, comme une révélation, un jour à Maredsous.

### LES PRIX LITTÉRAIRES DE L'AEB EN 2015

**PRIX EMMA MARTIN** : réservé cette année à un roman.

**PRIX GILLES NÉLOD** : il récompense l'auteur d'un récit ou d'un conte. Le texte proposé (environ 900 lignes dactylographiées) ne sera pas destiné spécialement aux enfants. Il sera signé. Il ne peut être écrit en collaboration, ni avoir été édité en volume, revue, journal.

**PRIX GENEVIÈVE GRAND'RY** : il récompense l'œuvre poétique inédite d'un écrivain n'ayant pas atteint l'âge de trente ans à la date fixée pour le dépôt des manuscrits. Minimum 40 pages dactylographiées et anonymes. Le manuscrit comportera une devise suivi d'un nombre qui seront reproduits sur une enveloppe fermée contenant l'identité de l'auteur.

#### CONDITIONS DE PARTICIPATION :

Les textes doivent parvenir au siège de l'AEB, chaussée de Wavre 150 à 1050 Bruxelles, en 3 exemplaires, avant le 30 juin 2015 à minuit. À défaut, les œuvres ne pourront être prises en considération.

Les envois doivent porter le nom du prix pour lequel ils concourent.

Les textes ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Plus d'informations sur le site [www.ecrivainsbelges.be](http://www.ecrivainsbelges.be)

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 16 | JUIN 2015



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



**AEB**

**CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES**

**TÉL. : 02 512 36 57**

**COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252**

**SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE**

**SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK**

**ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN LACROIX**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-  
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.